Troisième Année N° 68. Le Numéro : 0 fr. 25 Jeudi 24 Avril 1919

La Voix des Femmes

Paraissant tous les Jeudis

Directrice : Colette REYNAUD

Rédactrice en chef : Louise BODIN

Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72
Abonnement : 1 an : 10 fr. — 6 mois : 5 fr.

Int. Instituut
Soc. Geschiedenis
Amsterdam

SOMMAIRE

Tue-là!	Louise BODIN
Parents et Maîtres	Fernand MORELLE
La démobilisation féminime	MARIANNE
Madame Flammarion	Alice JOUENNE
La Femme et la Politique	MARIANNE
Faudra-t-il employer les grands moyens	Marie FRANCE
La Femme et la Presse	LA JARDINIÈRE
Notes d'une Maman	M. MARTIN
Les courants féministe en Russie	E. DESPRÈAUX
Les unes et les autres	Alice MICHEL
Notre Courrier	
Les Idées et les Livres	WALDEMAR George
Communications	

TUE-LA !...

Ce noble conseil, cet ordre bien chrétien furent donnés par Alexandre Dumas fils, peu de temps après la guerre — celle de 1870 — aux hommes dont la femme ou la maîtresse ne réalisait pas la soumission du corps, de l'esprit et du caractère due à tout mâle par la femelle.

Il y avait du nègre dans le sang d'Alexandre Dumas fils. L'autre grande pensée de son théâtre — qui fit pâmer tout le Faubourg bien pensant — ce fut de faire agenouiller une femme, Denise, devant un noceur de la Haute pour se faire absoudre d'avoir aimé et d'avoir été la victime d'une autre fripouille de la Haute. On appelait cela de l'audace, il y a quarante ans, ce pardon accordé par un viveur aristocrate à une honnête femme, mais de modeste condition.

Bref : « Tue-la », écrit avec entrain Alexandre Dumas fils, auteur dramatique nègre, dont le sytle en verroteries, est d'un mauvais goût tout papouasien.

Il est vrai d'observer que les hommes n'avaient pas attendu le coup d'épaule de Dumas fils pour « la tuer ». J'ai ouï dire qu'il y a bientôt deux mille ans un Prophète dut prendre sous sa protection une femme adultère en disant à ceux qui voulait la lapider : « Que celui qui est sans pêché lui jette la première pierre ». Il est vrai que ce Prophète était juif et que les Juifs sont des illuminés, ou des révolutionnaires bons pour la croix ou les pogromes.

Depuis la guerre, celle de 1914, la plus belle, la plus grandiose, la plus héroïque, la plus génératrice de grands et sublimes sentiments, la suggestion de Dumas fils a repris toute sa valeur d'actualité, et les hommes n'ont garde de résister à une exhortation qui s'accorde si bien avec leurs primitifs instincts.

Les soldats, les poilus, les héros sont démobilisés ou libérés. Ils sont revenus des armées ou d'Allemagne. Ils constatent ou sont avertis que leur femme les a trompés pendant leur absence, et qu'elle ne veut pas reprendre la vie commune, et ils lui flanquent un coup de couteau de tranchées, ou un coup de fusil, ou bien ils lui lancent une grenade à la tête. S'ils n'usent pas des gaz asphyxiants, des liquides enflammés, de la mitrailleuse ou du 75, c'est tout simplement parce que ça n'est pas portatif dans une musette.

Le Conseil de guerre acquitte et le « brave » peut se remarier tranquillement avec la petite d'en bas, d'à côté ou du coin, hypnotisé par le geste légitime du justicier.

« Ohé, Célestin, t'es t'un ange, t'es t'un ange,
« Ohé, Célestin, t'es t'un amour d'assassin ! »

..Je me demande jusqu'à quel point, il n'a pas lieu d'être étonné, le « brave », lui qui a fait la guerre pour détruire le militarisme, d'être jugé par des militaires pour un crime de droit commun — cinq mois après la signature de l'armistice. Mais il est acquitté et sans doute il ne prend pas la peine de tant s'étonner. Comment voulez-vous que des officiers puissent condamner un héros, chevronné, décoré de la croix de guerre, orné d'une fourragère et autres affutiaux guerriers ! Et en avant toute la rhétorique sur l'inconduite notoire des femmes pendant que les hommes se battaient, sur le vice des femmes, leur perversité, leur luxure. Ce sont des vérités aussi courantes que l'opulence des ouvrières de l'arsenal, leurs orgies de poulets, leurs achats de chaussures chez les grands bottiers et de colliers de perles rue de la Paix.

Il faut tout de même avoir le courage d'en finir avec toutes ces sottises et toutes ces injustices. Tous les soldats ne sont pas des héros, tous les héros ne sont pas des braves gens. Ceci n'a rien à voir avec cela. On peut avoir la croix de guerre, même avec plusieurs palmes et être une brute, un voleur, une gouape, voire même un assassin. Pendant combien de temps va-t-on laisser courir en liberté les voleurs et les assassins sous prétexte qu'ils ont été dans les tranchées ?

Les femmes n'ont pas toutes été fidèles ? — pas plus que les maris ne l'ont été. Cela prouve que le mariage ne défend pas plus les femmes que les hommes des faiblesses de la chair et de l'instabilité des cœurs.

Cela prouve qu'il existait des ménages mal assortis dont les conjoints n'ont pas résisté à l'épreuve de la séparation. Cela prouve qu'il est difficile, sinon impossible d'être la femme d'un seul homme, tout autant que d'être l'homme d'une

A son retour d'Allemagne, un cultivateur de Lanouaye eut une discussion avec sa femme qui pendant sa captivité « s'était mal conduite ». Il la tua à coups de couteau. Le Conseil de guerre de la 10e Région a prononcé son acquittement.

seule femme. Cela prouve qu'il y a eu pour la femme comme pour l'homme des heures de détresse morale, de tourment sensuel, de besoin sexuel. Je ne crois pas que les poilus se soient privés de satisfaire ces besoins sexuels au cantonnement ou en captivité. Cela n'est pas pour dire des chapelets qu'on favorisait la présence des ribaudes aux armées — alors qu'on empêchait les femmes légitimes d'y joindre leurs maris.

Seulement, vous comprenez, si jamais la femme tuait un « héros » sous prétexte qu'il l'a trompée ou lui a rapporté la syphilis qu'est-ce qu'elle prendrait comme condamnation ; tandis qu'une femme qui est tuée par un héros, c'est un châtiment exemplaire et bien mérité.

Il n'y a pas de mesure commune entre l'infidélité et le meurtre ; il n'y a pas d'équilibre entre la destruction irrémédiable d'un être et l'infidélité de son corps. Car les hommes ne s'inquiètent que des infidélités de corps, et non de l'infidélité des pensées et des sentiments. Il y a des cas pourtant où une femme est plus infidèle, sans se donner, qu'une autre ne l'est, en se donnant.

« Tu ne tueras point ». Cela est formel, aussi bien pour l'homme que pour la femme. Qui a tué ne peut pas, ne doit pas être acquitté.

Vous souvenez-vous de ce dessin d'un humoriste : un permissionnaire fume tranquillement sa pipe en se chauffant les pieds : « Tu sais, lui dit sa femme, le type d'en face, il ne fait que me regarder ». — « F... s'y un coup de fusil » dit le mari.

Evidemment. Du moment que le devoir commandait de f... un coup de fusil dans la tranchée d'en face à toute tête qui dépassait, alors que cette tête appartenait à un type qui ne vous avait rien fait, on peut bien f... un coup de fusil au type d'en face qui regarde votre femme, et, encore bien plus, en f... un à sa femme, si elle vous a trompé avec le type d'en face, c'est-à-dire si elle vous a atteint dans vos instincts ancestraux de mâle propriétaire et omnipotent.

Les Conseils de guerre acquittent. Pour peu que cela dure, l'humanité va devenir habitable ! Où fuir mon Dieu, pour trouver un pays où les couteaux, les fusils, les canons sont inconnus et les Conseils de guerre ignorés !

Louise BODIN.

La Femme et l'Education

PARENTS ET MAITRES

L'éducation ne concerne pas que les instituteurs. Les parents doivent s'y intéresser également. Dans un numéro de sa vaillante revue, *La Mère Educatrice*, Madeleine Vernet,qui dirige comme on le sait l'*Avenir Social* d'Epône, institution créée en faveur des enfants des prolétaires, préconisait très justement l'alliance nécessaire entre les parents et les maîtres. Je suis tout à fait de son avis, et j'estime qu'on ne saurait trop l'encourager à poursuivre dans cette voie. Je sais qu'elle est d'ailleurs puissamment aidée dans cette œuvre humaine par notre très sympathique et vaillante amie Hélène Brion.

Le but recherché est noble. La maison d'école, doit avoir une large fenêtre ouverte sur la vie. La famille doit de plus en plus s'unir étroitement avec l'éducateur.

Trop souvent encore les enfants sont moralement abandonnés dès qu'ils ont franchi la porte de la maison d'école et se trouvent dans la rue. A la maison, les parents se reposent complètement sur les maîtres en ce qui concerne l'éducation de leurs enfants, au lieu de les aider par des conseils adroits et des enseignements appropriés.

Les mères qui sont plus près des enfant doivent veiller à ce que l'éducation de leurs enfants soit assurée de façon parfaite, elle doivent, d'ailleurs, y contribuer de tous leurs moyens.

Je me propose d'étudier avec elles, dans une série d'articles les méthodes qui conviendront le mieux pour assurer à leurs enfants une conscience pure, droite et en même temps très avertie des dangers qu'elle croise quotidiennement, des embûches qui pourraient être apportées pour contrarier son développement.

Pour cela, je me baserai sur des expériences personnelles et elles sont multiples.

Aujourd'hui, dans ce premier article, je veux montrer la nécessité d'une union entre parents et maîtres.

Son utilité est incontestable. En matière d'éducation comme en tout autre, et plus peut-être qu'en toute autre, l'Union fait la force de la doctrine et contribue à l'efficacité dans les résultats.

Il est bien évident par exemple, que si les parents contrarient l'action du maître et donnent à leurs enfants des conseils, des enseignements opposés à ceux répandus à l'école. l'éducation est très fortement en danger.

L'éducation, la surveillance des parents doit être constante ils ont pour devoir de continuer l'œuvre commencée par l'institutrice ou l'instituteur.

Il est bien certain que les maîtres n'enseignent pas aux enfants à tirer les cordons de sonnette, à jouer brutalement à la guerre, au gendarme et au voleur, pourtant il vous a été donné comme à moi de voir des groupes d'enfants dans les rues, se battre à coups de poings, et même de pierres, et se mesurer les uns aux autres en poussant des cris de sioux.

Voilà des cas précis où les parents, où les mères, où les pères sont coupables !

Mais à quoi bon donner d'autres exemples, la cause est entendue.

Les parents doivent apprendre avant tout leur métier d'éducateur. Ils ont un rôle social énorme, ils ont la possibilité de faire des révolutions dans le système éducatif, et ce serait, s'ils s'en rendaient suffisamment compte, un prélude à la révolution générale, à la révolution sociale, car je le répète, la question sociale n'est pas autre chose qu'une question d'éducation.

Des associations de pères de familles devraient se fonder dans toute la France, non pas des groupements dans le genre de ceux préconisés par M. Rocafort et M. Guéraud, l'actuel directeur de *la Croix*, tous deux professeurs, groupements qui avaient pour but de censurer exclusivement l'école laïque, et de s'opposer à l'enseignement officiel et qui donna lieu à des *autodafés* et à des vexations odieuses, mais des associations amicales, travaillant avec ensemble, dans un accord parfait pour assurer à l'enfance une protection sûre, et pour que l'école soit, vraiment la Maison de l'Enfant.

L'Entreprise n'est pas impossible. Elle est entrée dans le domaine de la réalité en Amérique, à New-York. Des instituteurs dévoués, des parents intelligents ont fondé, dernièrement aux environs de Paris une association pour la protection de l'enfance.

Ces œuvres méritent d'être suivies. Je me propose de les faire connaître en détail dans mon prochain article.

Les femmes, les mères ont un grand rôle à jouer en matière d'éducation. C'est une sorte d'extension de leur instinct maternel à laquelle de tout cœur elles doivent se prêter.

Fernand MORELLE.

Dates de Divers Concours

Le concours institué dans les Postes, Télégraphe, et Téléphone pour les veuves et orphelines de guerre, qui était fixé au 10 avril, est reculé aux 8, et 9 mai.

Un concours d'emploi de dame sténo-dactylographe au ministère du Travail aura lieu le 21 juillet 1919. Délai d'inscription : 20 juin inclus. Age, 17 à 30 ans. Traitement : 1.800 à 3.000 francs. Indemnités diverses. Aucun diplôme n'est exigé.

En juillet 1916, le Conseil de guerre de la 13e division d'Infanterie condamnait à la peine de mort l'adjudant Verson et à vingt ans de travaux forcés l'adjudant Jeanolquin pour avoir capitulé en rase campagne. Il vient d'être établi à l'audience du même Conseil de guerre que ces deux sous-officiers avaient été condamnés à tort.....

LA FEMME ET LE TRAVAIL

La Démobilisation Féminime

On lit dans *Demain :*

Les diverses administrations de Paris — sans compter l'Intendance — employaient régulièrement 17.000 femmes.

Toutes seront licenciées : 2.000 devaient l'être en février, et davantage en mars. Que deviendront-elles ?

Le 18 décembre, le Ministère du Travail avait prévu et vient de réaliser au n° 95 du quai d'Orsay un office de placement féminin.

« On en attend les meilleurs résultats... Toutes les mesures sont prises », disaient les communiqués officiels d'il y a deux mois.

Un nouveau communiqué, nous faisant connaître les resultats obtenus à ce jour, serait accueilli avec intérêt.

***

Ce qui serait plus sûr pour les démobilisées, ce serait qu'elles eussent toutes un métier ou un emploi par l'intermédiaire de leur syndicat professionnel. Or, on ne voit jamais aucune publication quotidienne ou périodique de tendance bourgeoise indiquer aux femmes qu'il y a pour elles des syndicats où l'on les défend, où l'on les secoure, où l'on les place.

C'est plus facile de s'apitoyer sur les malheureuses en chômage que de leur dire où se trouve le vrai remède, c'est-à-dire l'organisation syndicale, la solidarité ouvrière.

Au Syndicat on revendique, au Syndicat on aime mieux la révolte consciente que la soumission et la résignation si chères aux puissants, si utiles aux charitables.

MARIANNE.

Une noble Femme

Mme Camille Flammarion, qui vient de disparaître, est une des incarnations les plus touchantes de l'intelligence, du dévoûment, du labeur et de la grâce de la *Femme*.

Toute sa vie fut consacrée au bien de l'humanité et elle mit au service de la Paix universelle toute son activité et tout son cœur. Son rêve était d'associer toutes les femmes, et surtout les femmes de la classe ouvrière, dans la lutte constante contre la guerre et la destruction.

Elle avait souffert, toute jeune, des deuils nombreux survenus dans sa famille à cause de la guerre et tous ces faits cruels, dit-elle, « avaient engendré en moi une haine véritable contre la guerre et un désir ardent de rechercher toutes les occasions pour aider a la suppression d'un tel fléau, le plus redoutable pour le genre humain » .C'est ainsi qu'elle eut l'idée de fonder une ligue internationale pour le désarmement. Je me rappelle qu'étant toute jeune institutrice j'avais été ému et enthousiasmée par cette noble idée. Mme Camille Fammarion demandait que les mères ne mettent jamais entre les mains de leurs enfants des jouets donnant des idées brutales et guerrières. Et, en effet, est-ce que ces petites menottes, ces douces fleurs roses de chair vivante, sont faites pour prendre l'habitude de détruire et de supprimer tout souffle de vie, si humble soit-il ? Cette chose si simple, si naturelle, si logique de respecter la vie devrait être la base même de l'éducation. Mme Flammarion a consacré une grande partie de sa vie à cette noble idée et, malgré la guerre, son âme ardente garda la foi profonde en une humanité meilleure, faite de justice et de solidarité. Elle prononça un jour cette parole qui rappelle les principes du grand Président Wilson : « Ce n'est pas l'Humanité qui entretient la guerre, c'est la politique avec tout son cortège d'ambitions, de mensonges, de comédies et de tragédies ! »

Toutes les femmes, toutes les mères ont le devoir de garder pieusement le souvenir de cette admirable initiatrice.

Mme Flammarion donne le plus formel démenti à ceux qui ne voient dans un cerveau féminin qu'une cervelle d'oiseau. Elle fut pour son mari la plus intelligente des collaboratrices et l'aida activement dans ses recherches astronomiques. Elle reçut même le prix Janssen comme récompense de ses travaux. Elle n'oublia point de stimuler et d'encourager les travaux scientifiques féminins et elle fonda, en 1896, le « Prix des Dames » à la Société Astronomique. Elle était un exemple admirable de travail, de bonté d'amabilité. Malgré son grand âge elle mourut à quatre-vingt-trois ans), elle travaillait sans cesse. Elle suivait assidûment les séances de la Société astronomique et je la contemplais avec une pieuse admiration. Quelques jours avant sa mort, elle travaillait encore à une œuvre qu'elle faisait en collaboration avec son mari : « La Mort et son Mystère ».

Elle avait la sérénité souriante de tous ceux qui ne mettent point le but de leur vie dans le seul et grossier plaisir d'acquérir, de jouir ou de posséder. L'harmonie universelle se reflétait dans sa propre vie. Cette belle sérénité est la récompense de toux ceux qui sont les sincères serviteurs de la vérité et les amants passionnés de la nature. Lucien Le Foyer prononçant un discours aux obsèques de Mme Flammarion au nom des Sociétés de la Paix lui exprima ce touchant et gracieux hommage : « Nous admirions en elle cette divine confiance, ces enthousiasmes inviolés, qui sont l'apanage de la jeunesse, et ce dévoûment sans limite, cette aspiration à être utile, ce besoin de protéger les autres qui deviennent les privilèges de la maturité morale. Avec sa grâce et sa douceur, et sa beauté que l'âge avait apaisée sans l'altérer, elle évoquait la Madone, virginale et maternelle ».

Son corps repose à Juvisy, près de cet observatoire où elle collabora si étroitement aux travaux de son mari.

Son nom restera inscrit au livre d'or du souvenir féminin car elle incarnait avec une merveilleuse puissance toute l'âme féminine avec son intelligence créatrice, son éternelle compassion, son intuition profonde du progrès et du mystérieux devenir.

Alice JOUENNE,

Membre de la Société Astronomique.

La Vie Ouvrière

Par suite de difficultés dans la livraison du papier, la *Vie Ouvrière*, dont nous avons annoncé la réapparition, ne pourra pas paraître à la date primitivement indiquée.

Le premier numéro de sa nouvelle série, hebdomadaire, paraîtra le mercredi 30 avril.

Abonnements : France, un an : 10 fr. ; six mois : 5 fr. Etranger : 12 fr. et 6 fr.

Administration et rédaction : 96, quai de Jemmapes, Paris (10e).

Le second numéro de *Notre Voix*, est paru le 13 avril. Il contient : Un article inédit de Romain Rolland, *L'Etat-major de la Pensée*, extrait de l'*Un contre tois*, en préparation ; *Lettre sur la paix*, Léon Tolstoï ; *Sanatorium*, Paul Desanges ; Poèmes, de Marcel Sauvage et Génold ! Une traduction du grand écrivain espagnol Pio Baroja ; *Celles qui se sont tues*, Fanny Clar ; Critique littéraire, Han Ryner ; Le Pourrissoir en Conesil de guerre ; Echos d'actualité ; Illustrations de Picart le Doux.

Pour tout ce qui concerne *Notre Voix*, s'adresser à Génold, 71 bis rue Damrémont, Paris.

Le Président du Conseil de guerre leur a dit en leur serrant la main : « En toutes circonstances, vous avez accompli bravement votre devoir. Recevez toutes mes félicitations ». Et le Président du premier Conseil de guerre qu'est-ce qu'il recevra ?

LA FEMME ET LA POLITIQUE

La Femme et le Prolétaire

Je considère l'assentiment du Sénat à l'amendement constitutionnel qui propose l'extension du suffrage aux femmes comme une clause essentiellement vitale pour le succès de la grande guerre de l'humanité dans laquelle nous sommes engagés. C'est une guerre de peuples et la pensée des peuples constitue leur atmosphère et leur morale et non pas les prédictions de salon ou les considérations politiques.

De nombreux côtés, il m'est revenu ce que pense le simple peuple du travail, sur qui la plus grande terreur et la plus grande souffrance de cette tragique guerre retombent. Il se tourne vers la grande démocratie toute-puissante de l'Ouest pour l'amener au jour nouveau qu'il attend depuis si longtemps ; et il pense, dans sa logique simplicité, que « démocratie » signifie que les femmes prendront leur part des affaires.

Nous nous sommes fait des associées des femmes pendant cette guerre ; les admettrons-nous à une association de souffrances et de labeurs et non pas à une association de privilèges et de droits ? Cette guerre n'aurait pu être poursuivie ni par les autres nations, ni par l'Amérique, s'il n'y avait pas eu les services rendus par les femmes.

Les services des femmes actionnent le cœur même de la guerre et je sais combien plus fort sera ce cœur, si vous accomplissez cet acte de justice et si vous montrez à nos femmes que vous leur faite confiance.

(1er octobre 1918.) Président WILSON.

***

Au moment où le président Wilson émettait de si fortes opinions et si justes sur la femme et le prolétaire nous etions en pleine guerre.

Aujourd'hui, ne serait-ce pas le tour des femmes et des prolétaires à se prononcer sur les événements. Ne devraient-elles, les femmes du peuple de toutes les nations, oser proclamer hardiment qu'elles veulent, la Paix, la Paix juste, la Paix durable comme la veut le président Wilson, comme la veulent ceux qui ne sont pas des bêtes féroces

Les Femmes votent... en Allemagne

Le suffrage universel est chose acquise en Belgique. Hommes et femmes voteront et les affaires publiques n'en iront pas plus mal pour les sujets de la monarchie belge.

Les citoyennes de la République Française ne sont pas encore jugées dignes d'administrer leurs affaires comme en d'autres pays. C'est fort triste. C'est même humiliant. Pourtant c'est ainsi... Ah ! qu'on est fière d'être Française !...

En Allemagne, la campagne électorale s'est très bien passée dans les provinces rhénanes.

Voici d'ailleurs ce qu'en dit, dans l'*Eclair*, M. François de Tesson qui en fut témoin :

« J'ai assisté, dit-il, à la campagne électorale dans les provinces du Rhin et, à plusieurs reprises, je me suis glissé dans les assemblées féminines. Un ordre parfait y régnait. De vieilles dames, accompagnées de leurs filles, elles-mêmes mères de famille, de petites ouvrières, des domestiques. des femmes du peuple se rencontraient dans ces meetings. On se serait cru à une conférence universitaire plutôt qu'à un débat électoral. Après une courte prière, des discours très sages se succédaient, touchant aux devoirs que créait à la femme allemande son droit nouveau, aux vertus nationales qu'il importait de sauvegarder, à l'avenir du Rheinland. Quand les principales leaders avaient exposé leurs idées, la présidente déclarait ouverte la *ausprache*, la discussion générale. Et quelques-unes des assistantes exprimaient leurs opinions et leurs critiques dans un langage simple et direct. Puis on rédigeait l'ordre du jour avec le plus grand soin et la reunion était dissoute.

« Pas de cris, pas d'interruptions, pas d'applaudissements. J'avais l'impression de suivre un cours d'éducation politique où chacune des femmes présentes venait chercher sa provision de conseils et d'idées.

« Les meetings étaient fréquents et la foule féminine toujours aussi dense. Quand arriva le jour du vote, elle ne se départit pas de son calme : 95 pour cent des électrices du district accoururent pour déposer leur bulletin dans les urnes. Je vis affluer aux sections de vote des paysannes, des malades que l'on transportait en voiture, des religieuses.

« Cette expérience démontra à quel point les Allemandes étaient soucieuses d'appuyer leur volonté politique par un acte.

« Dans les provinces de la rive gauche du Rhin elles donnèrent la majorité aux candidats du centre et elles manifestèrent leur esprit conservateur. Il n'en fut pas de même à Francfort, à Dusseldorf, à Berlin, où de nombreuses socialistes favorisèrent les partis avancés. Partout — qu'elle qu'ait été l'opinion exprimée — les Allemandes accomplirent avec dignité leur devoir électoral. Je ne sache pas qu'un seul incident se soit produit...

« Et il se trouve au Sénat français des gens qui prétendent que les Françaises ne sont pas assez prudentes pour profiter des mêmes droits politiques que les Allemandes ! »

Dans leur ardent patriotisme, nos grands parlementaires, mettent au-dessous de la Femme d'Allemagne, la Femme de France !... C'est flatteur, n'est-ce pas ?

Réagissons ; protestons !

Faudra-t-il employer les grands moyens

Hier encore, les femmes ont été repoussées. Et par qui ? Par Messieurs les gagas — les êtres les plus « entraveurs » qu'il y ait en France. Assemblée surannée, et comme âge et comme idées ! créée pour mettre un frein au progrès, quel qu'il soit. Réunion de froussards, à qui la France doit d'arriver toujours bonne dernière derrière les autes nations !

Ce sens politique, cette intelligence de la chose publique, qu'on vous déniait, vous avez montré que vous le possédiez au plus haut degré, rien qu'en tournant des obus ! etc., etc.

Mais maintenant que l'on n'a plus besoin de vous, allez, mes petites chattes, débarrassez le plancher ! Nous arrangerons bien les affaires du pays tout seuls.

Eh bien non ! il n'en sera pas ainsi. Nous voulons notre droit. Nous nous en servirons toujours aussi bien que vous et jamais plus mal. Ce serait difficiles d'ailleurs, car, vrai ! je crois que vous nous avez mis dans un joli pétrin ! vous les hommes, quel que soit votre pays d'origine. Comme gâchis, il serait assez difficile de trouver pire.

O vous, douce Clémence Royer, vous éloquente Maria Deraismes — que vous devez souffrir de nous voir toujours au même point. Faudra-t-il oh ! dites, mes aînées, faudra-t-il recourir aux moyens extrêmes. Faudra-t-il prêcher la Grève des Ventres ? L'homme se figure-t-il que la femme, son double à lui, comme il est le sien, supportera toujours de créer des êtres dont les mâles seront des ennemis des femelles. Non, elle en a assez. Si un million de françaises se refusent à la maternité, calculez où chaque année conduira la France ! Ce sera notre arme.

Tant pis pour le pays qui n'aura pas compris.

Le soldat Joseph Tommassini du 173e d'Infanterie, à la suite d'une erreur d'instruction et de rapports faux, a été condamné à mort par un Conseil de guerre, et le 19 novembre 1914, il était passé par les armes.

LA FEMME ET LA PRESSE

Bonnes et mauvaises Herbes

Le *Journal du Peuple* a publié récemment à propos de l'affaire Humbert, un article de M. Lucien Le Foyer qui est bien un des écrits les plus remarquables qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. Cela s'appelle : *Responsabilités*. L'importance de cet article nous fait regretter de ne pas pouvoir le reproduire en entier. En voici au moins l'un des plus frappants passages :

S'il y a quelque chose à retenir du procès qui se poursuit, ce sont les points par lesquels il s'apparente aux grands débats qui n'ont pas encore commencé. Le premier élément qui vaille d'être réservé, c'est l'incident où est mêlé le président de la République.

Ce n'est pas que le sujet du différend soit bien grave. Une erreur de date, ou même une surcharge, la belle affaire ! Qu'en pensent nos quinze cent mille morts ? Ils ont vu pire. Que Poincaré ait reçu Humbert ou l'ait convoqué, détail qui n'intéresse qu'Humbert et Poincaré. La chose ne prendrait quelque importance que si l'entretien Poincaré-Nivelle était confirmé. Le chef de l'Etat et les ministres auraient-il su que le sénateur Humbert « trahissait » tant de mois avant de l'inculper ?.... Quelle complaisance ! On nous démontrerait ainsi, une fois de plus, l'existence des deux justices : celle qui aurait longtemps protégé Humbert, qui le protégeait encore en ne l'inculpant que de commerce avec l'ennemi », et non d'intelligences avec l'ennemi ») ; celle qui jette en prison Caillaux dès le premier jour, et le charge de tous les crimes, précisément parce qu'elle ne découvre aucun indice contre lui... Cette justice, qui ouvre une information contre X... pour une annonce parue dans la petite correspondance du *Journal*...., et qui la clôt aussitôt, dès qu'elle y relève le nom de la sœur de M. Calmette.

(S'il s'était agi d'une sœur de M. Caillaux ?)...

Allons au fond : Ce qu'il y a de grave pour le président de la République, c'est l'attitude du commissaire du gouvernement. L' « émotion », les cris et les supplications de M. Mornet ne sont-ils que ridicules ? Ce commissaire n'est-il que le sacristain affolé à la pensée d'un sacrilège, le pope qui défend l'icône, le gardien du protocole chargé de régler les courbettes devant Monsieur Majesté ? Ce serviteur ne paraît alors que maladroit. Ce chien de garde trop zélé avance à l'excès en aboyant : il montre la chaîne... N'y a-t-il que maladresse ? Suffit-il de répliquer, avec Moro-Giafferi, en élevant la justice au-dessus des hommes et des honneurs, en déclarant qu'aucune charge n'est lieu d'asile, et que Poincaré n'est pas plus intangible que Malvy ou Caillaux ?... Mais l'épouvante de M. Mornet ne nous signale-t-elle pas d'autres abîmes ?...

***

Bonsoir, journal à l'ordinaire assez bien fait, a eu, il y a quelques jours un numéro fort mauvais. Il s'y trouvait, dans la même page, deux articles deux.... ! consacrés à la même personne : Mme Poderewska. Et l'un de ces articles, le plus important, une interview détaillée de la présidente polonaise, contenait, entre autres, ces perles :

— Madame, nous envions votre vie, puisque vous connaissez l'orgueil d'être la femme d'un grand homme d'Etat, après avoir partagé la gloire d'un grand artiste.

— Bah ! dit Mme Paderewska, je suis surtout contente d'être l'épouse d'un homme que j'adore et que j'admire entre tous...

Elle jette vers la porte ouverte sur la pièce d'à-côté le long regard de ses yeux gris... Je devine qu' « il » est là, qu'elle préférerait sans doute s'entretenir avec lui plutôt qu'avec l'inconnue et la curieuse que je suis...

Elle a senti passer mon scrupule... Nous nous sourions... Elle se lève.

— Excusez-moi, dit-elle.

Elle prend sur la console une lourde boite de chocolats ; elle vole par la porte ouverte.

Elle ne sait pas que je peux épier tous ses gestes dans un miroir indiscret. Le président est là. Je la vois qui lui glisse un gros bonbon dans la bouche, elle murmure quelque tendre confidence et puis avant de le quitter, d'une caresse familière, elle passe ses doigts dans la belle et léonine chevelure de l'homme aimé.

. . . . . .

— Mon mari est si grand, si bon ! Il assurera le succès de sa noble tâche.

— Vous l'y aidez, madame, nous le savons.

— Oh ! je vis dans son ombre ; mais je le sers avec passion... Je voudrais faire tant de choses pour nos héros, pour nos blessés, pour nos femmes admirables et surtout pour les enfants de chez nous... Si petits qu'ils soient, ils aident à libérer leurs patrie... Ainsi, à dix ans à peine, ils font la soupe et la portent aux soldats... et puis ils se battent avec eux.

— Ce n'est pas possible !

— Oh ! je vous conterai des faits héroïques ! Mais, non, je n'ose vous dire quelles tortures ces barbares d'Ukraniens et de bolchevistes font subir à ces guerriers de douze ans !

On ne sait pas de quoi il faut le plus s'ébahir : de voir cette femme de Président-de-République-venant-assister-aux-travaux-de-la-Conférence, faire manger des bonbons à son respectable époux, sous les yeux d'un reporter — ou de l'entendre se glorifier d'appartenir à un pays où les enfants de dix ans, hélas, hélas, se battent auprès des soldats ! !

LA JARDINIÈRE.

Notes d'une Maman

Penchée sous la lampe, je m'absorbe dans un menu travail de couture qui me repose d'une longue journée absorbante. Près de moi, Paquita et cousin Paul s'amusent à feuilleter un album de gravures historiques que ma fille commente avec l'érudition fantaisiste d'une écolière de huit ans.

— Çà, c'est des croisés. Ils partent pour la Palestine....

— Où çà, la Palestine ?...

— Là-bas....

— Et ce grand monsieur-là, c'est un chevalier. Il a revêtu son armure.

— Où va-t-il ?...

— A la guerre !...

— C'est un beau poilu, acquiesce l'autre avec conviction.

— Tiens, voilà Jeanne d'Arc... Tu vois, Jeanne d'Arc, elle est coiffée comme toi....

— Ça lui va bien.

— Pour sûr. Elle a son armure aussi et son étendard, son bel étendard. Elle part en guerre contre les Anglais...

— Contre les Boches ! rectifie mon neveu.

— Non, contre les Anglais !... Et ils étaient méchants, figure-toi. Ils pillaient partout, ils brûlaient tout. La pauvre France était malheureuse et la guerre ne finissait jamais. Et la brave Jeanne a voulu faire finir la guerre, mais les méchants Anglais l'ont fait prisonnière et ils l'ont brûler toute vivante sur un bûcher...

Cette fois, cousin Paul est indigné. De toute la vigueur de son petit bras il assène un coup de poing furieux sur le beau livre d'images et il crie :

— Pas les Anglais ! Les Boches, je te dis... Les Boches ! C'est les Boches qui tuent, qui pillent et qui brûlent !...

Sur les ordres du Gouvernement de la République, le chef d'escadron de gendarmerie Maitrop s'est rendu au village natal de Tommasini pour présenter, au nom du Président de la République et du Président du Conseil, des excuses pleines de regrets à la veuve et à la famille de la victime.

Mais Paquita ne l'entend pas de cette oreille. Les deux poings sur les hanches comme une petite femme décidée et qui prétend ne pas se laisser malmener quand elle a raison, elle affirme avec un air supérieur de dédain à l'égard des erreurs historiques de son cousin :

— Les Boches ?... Bien sûr, mon petit, mais dans ce temps-là, c'étaient les Anglais qui étaient Boches, voilà !

Et ma fille ne peut comprendre pourquoi je la prends soudain sur mes genoux pour clore d'un long baiser sa petite bouche rieuse, cette bouche enfantine que la Vérité emprunte pour dicter sa loi aux hommes.

Marguerite MARTIN.

Respect aux Mères

On ne donnera jamais trop de leçons d'humanité, de politesse et de galanterie aux hommes en voyage.

Tel vieillard se lèvera devant une jeune femme élégante, belle et bien portante qui restera obstinément assis, laissant debout une femme âgée, ou fatiguée, ou enceinte, ou portant un bébé.

L'intéressante revue du Docteur Toulouse est de mon avis puisque j'y lis les lignes suivantes que je me fais un plaisir de reproduire ici :

« Le Parisien peut se définir, à cette heure, et depuis trop longtemps : un monsieur qui attend le tramway et qui le prend, parfois. Seulement, il arrive que ce monsieur est une dame, et il arrive aussi que cette dame porte un enfant dans ses bras. Une heureuse innovation a voulu que les militaires et les blessés n'attendissent plus le tour que leur eût donné un numéro pour monter en voiture. Et tous les militaires n'ont pas acquis sur le front le droit à une telle faveur. Des meres, chargées du cher poids de leur fils, n'en jouiraient-elles pas aussi justement ?... Et n'est-il pas honteux d'avoir à le demander pour elles ? »

Les courants féministe en Russie

Ils se divisent en 3 groupes politiques, sociaux, religieux. le mouvement féministe politique débute par l'héroïque décision des femmes des dékabiestes — presque toutes appartenant à la plus haute aristocratie — de suivre leurs maris, leurs fiancés condamnés aux mines. Depuis lors, le martyrologe se continue sans interruption. C'est aussi une œuvre active et féconde intimement liée à l'histoire de cette vieille d'un siècle, si intéressante et si mal connue.

Mme de Krüdner ouvre l'ère des tentatives féministes de réformes religieuses intimes, fortement marquées de tendances humanitaires et sociales elles se poursuivent, moins bruyamment, sous les modalités les plus diverses jusqu'à nos jours. A la faveur de la guerre, les serbes nettement pacifistes des *scientistes* et surtout des *théosophes* — où l'élément masculin, tout au moins en Russie, ne joue qu'un rôle insignifiant — ont acquis une grande importance. La dernière surtout se signale par des œuvres sociales utiles.

Le courant féministe social est encore plus ancien. Il remonte au règne de Catherine II. Cette impératrice inaugura, en Europe, l'enseignement secondaire féminin. Elle le plaça sous la direction d'une femme, son ancienne amie, la princesse Duschkoff.

Dans l'organisation de l'enseignement supérieur féminin, la Russie précéda aussi toutes les autres nations.

Les femmes ingénieurs, architectes, chimistes etc.. se rencontraient presque en aussi grand nombre que les doctoresses en médecine. Depuis plusieurs années, l'enseignement égalité de traitement et de retraite.

Une absence presque absolue de préjugés, une extrême indépendance intellectuelle, morale, matérielle, le respect dans les lycées de garçons étai' accessible aux femmes avec de la femme considérée comme une personnalité égale à l'homme en droits et en responsabilités, tels sont les principaux résultats de cette émancipation déjà ancienne des cerveaux féminins.

Ces méthodes, appliquées aux populations *allogènes* ont conduit, selon le tempérament particulier de la race à laquelle elles étaient appliquées à des résultats d'une banalité différente.

C'est peut-être dans les Provinces Baltiques, grâce aux lons d'organisation dus à l'influence germanique, qu'ils offrent le plus d'intérêts au point de vue de l'organisation et de ses résultats pratiques.

E. DESPRÉAUX.

Les unes et les autres

Devant la boutique municipale où l'on distribue les pommes de terre et le riz que la Ville de Paris donne généreusement aux allocataires et indigents, nous attendons notre tour.

Un sergent de ville nous a fait mettre par rang de quatre et il surveille notre troupeau, l'œil sévère. Il est pourtant bien docile et patient, ce pauvre troupeau ! Malgré les lenteurs de la distribution, personne n'élève la voix ; on se contente de taper du pied pour se réchauffer un peu. Il y a là des femmes de condition et d'âge divers : de pauvres vieilles rabougries dont le visage parcheminé n'a plus de vie, ni d'expression ; jeunes femmes, l'air anémié, et traînant avec elle un gosse poussif, et puis des femmes de mise plus bourgeoise quelques-unes portent même une voilette. Avant la guerre, elles se seraient probablement crues déshonorées de faire la queue dans la rue comme des mendiantes pour obtenir quatre kilos de pommes de terre et une livre de riz. Mais aujourd'hui, elles ont mis de côté toute fierté et sont devenues aussi humbles et aussi patientes que les pauvres. Malgré cela, les femmes du peuple leur marquent de l'hostilité, car la femme qui va tête nue, d'instinct, n'aime pas sa sœur de misère qui porte un chapeau. Quand celle-ci lui adresse la parole elle répond à peine....

Me voici enfin au premier rang, après une demi-heure d'attente. De la boutique d'un coiffeur pour dames, je vois sortir tout à coup deux femmes aux visages maquillés, fardés avec des cheveux trop blonds.Elles remplissent la petite rue calme de leurs rires et leurs cris canailles, pendant qu'elles courent l'une après l'autre et s'attrappent par leurs peignoirs. Puis elles se précipitent avec des petits cris de joie sur une femme qui arrive et elles l'embrassent ; l'une lui donne des baisers sur la bouche et l'autre lui lèche la joue, la langue tirée comme un chien.

— Voyez-vous ces saloperies-là ! s'exclame ma voisine d'un ton indigné.

Je ne réponds pas car c'est mon tour d'entrer dans la boutique. A peine ai-je le temps d'apercevoir un tout jeune aviateur, vêtu élégamment, qui s'approche avec un sourire fat et suffisant des trois femmes.

Lorsque je quitte le magasin, le groupe bruyant a disparu. Une pluie torrentielle s'est mise à tomber. Le troupeau toujours renouvelé des pauvres femmes se serre sous les parapluies et attend, patients comme des moutons, que vienne leur tour de recevoir l'aumône.

Alice MICHEL.

Les françaises et le vote

L'Union Fraternelle des Femmes a donné, à l'École des Hautes Etudes sociales, la dernière de ses conférences préparatoires au vote municipal à l'usage des électrices futures.

M. Ferdinand Buisson présidait cette séance au cours de laquelle Mme Chevalier-Marescq parla du féminisme.

Mme Maria Vérone, présidente de la Ligue du Droit des Femmes, traita avec sa verve et son autorité habituelles, des réformes désirées par les femmes. Enfin M. Buisson prononça un éloquent discours de clôture.

Pourquoi préparer les femmes seulement au vote municipal ?

C'est devant le maire, devant le curé, que le Gouvernement a rendu pleine justice à la mémoire du soldat Tommassini ! Oui — mais si la veuve et la mère de Tommassini cassaient la g...le aux juges du Conseil de guerre, le Conseil de guerre les acquitterait-il comme, il acquitte, les soldats qui tuent leurs femmes ?

Le Courrier de la Voix des Femmes

Chère Madame,

N'ayant reçu la *Voix des Femmes* qu'hier je n'ai pu comme vous nous y invitiez répondre plus tôt à l'intéressante lettre de Mme N.-C. Fouillet.

Je partage sur bien des points, l'opinion que Mme N.-C. Fouillet à émise dans le dernier numéro de la *Voix des Femmes* au sujet de l'inconséquence de la grande majorité des femmes à défendre leurs propres intérêts et à soutenir la noble cause qu'une minorité — sans cesse grandissante heureusement ! — imbue des plus belles idées et des plus grands principes d'humanité s'évertue à développer et à propager.

Ce qui rend, en effet, la tâche difficile, hardue même, c'est que la plus grande masse du « sexe faible »se plaît dans son apathique inertie et ne comprend pas l'intérêt de se grouper, de s'entraider pour secouer le joug du « sexe fort ». J'ai essayé, maintes fois, de persuader certaines femmes de la nécessité de s'unir pour lutter. Celle ci institutrice laïque et mère de 6 enfants me fait chaque fois, à peu près, la même réponse : « Comment voulez-vous que je m'occupe de tout cela, alors que j'ai de la peine à assumer la double tâche qui m'incombe ! »

Je partage vos idées et je les soutiens puisque je suis abonnée à l'*Ecole Emancipée*. Mais la plupart du temps je ne trouve pas seulement un instant pour la lire. Comment voulez-vous que je m'adonne entièrement à votre cause. C'est impossible. Mère d'une aussi nombreuse famille je ne devrais pas être obligée de me dépenser ailleurs. Mais les nécessités de la vie m'y forcent.

Combien sont dans ce cas ! Obligés de travailler au dehors dès qu'elles rentrent, quoique exténuées elles sont encore heureuses de pouvoir consacrer quelques heures à l'entretien de leur famille. Et lorsqu'elles vont enfin ! se reposer c'est qu'elles n'en peuvent plus. A mon avis ces mères esclaves et dévouées sont excusables de ne pas s'occuper d'autre chose, en dehors de leur travail et de leur famille. Les forces humaines ont des limites.

Mais ces malheureuses se trouvent dans l'impossibilité, malgré toute leur volonté, de faire valoir leurs intérêts, il y en a d'autres qui devraient se faire un devoir de les défendre et qui ne le font pas. Celles-là, ne sont pas excusables, je veux parler de la femme légère et frivole, la femme poupée qui ne voit la vie qu'au travers un froufrou de chiffons et de dentelles et dont l'horizon s'arrête à quelque rayon de soierie où à la vitrine de la plus renommée des modistes.

Combien y en a-t-il de cette catégorie ! Elles sont malheureusement trop nombreuses. Mais j'ose espérer que si elles se sont engagées sur une fausse voie, conduites par l'ignorance où elles se trouvent de toute question intellectuelle politique ou sociale, il ne serait pas impossible de les ramener sur le chemin de la Vérité qui, de son lumineux flambeau, éclairerait les ténèbres où tant d'intelligences qui ne demandent qu'à s'éveiller, dorment englouties sous la matière. Leur vie matérielle assurée voilà leur Idéal atteint. Mais qu'on leur ouvre les yeux, qu'on leur fasse voir, sentir, ce qu'il y a de plus beau, de plus noble qu'un beau corps, impeccablement habillé et comme nous, elles verront, elles sentiront et. heureuses de se découvrir un esprit qui pense, une âme vibrante, elle rallieront à notre panache rouge. Il le faut !

Ralliez-vous ! Ralliez-vous à la grande cause que nous défendons ; au combat que nous soutenons pour démentir les tristes affirmations qui pèsent sur le sexe faible et sont un obstacle à la revendication de ses droits. Nous voulons voter et nous le demandons ardemment. Il le faut, si nous voulons voir une société meilleure.

Nous devons donc toutes les femmes, toutes celles qui avons comme Idéal, le Bonheur de la Société, rejeter la suprématie que les hommes s'octroient comme un droit sur nous et faire triompher nos idées qui effaceront chez eux l'habitude de généraliser en mettant toutes les femmes au même niveau ou à peu près.

Mais cette majorité d'insouciantes diminuera. Groupez-vous, femmes égarées dans le mauvais sentier. Unissez-vous et répondez à l'appel de la *Voix des Femmes* qui sera heureuse de vous mettre sur le bon chemin. Ecoutez-là. Ses échos répercutés au loin annonceront bientôt, dans la lumière éclatante d'une aube nouvelle, la victoire du Droit et de la Justice.

G. VERNIER.

Nous donnons en entier cette lettre, fort intéressante, on en conviendra :

Puisque vous permettez si gentiment à vos abonnées d'échanger leurs idées et de formuler leurs plaintes c'est à la « Voix des Femmes » que je m'adresse.

Qui dirait qu'au vingtième siècle l'homme est encore inhumain. On peut dire cependant aujourd'hui que « le pire ennemi de l'homme, — est l'homme ». Est-ce vraiment une assemblée de délégués des Syndicats patronaux qui s'est réunie dernièrement à la Chambre de commerce de Paris ? Je crois plutôt que c'est une assemblée de tigres en colère, parce que leur proie « l'ouvrier » est prêt à leur résister.

Cette illustre assemblée fait valoir que la réduction de la journée de travail à 8 heures diminuerait la production et par voie de conséquence augmenterait le coût de la vie.

Moi, je dis que la production n'en serait pas diminuée car l'ouvrier, moins surmené a plus de cœur à l'ouvrage et surtout plus de force, il produit donc plus et mieux. Tout le monde le sait et le comprend. Les uns, les meilleurs, le disent et l'avouent ; les autres, les égoïstes ne veulent pas l'admettre : c'est que les uns souffrent et les autres font souffrir.

On mène une campagne pour augmenter la production ; je voudrais en mener une pour augmenter la qualité de la production. L'idéal de la fabrication française n'est pas dans la quantité, il ne faut pas faire de la camelote. Une bonne livre de pain nourrissant vaut mieux qu'un kilo de mauvais pain ; une bouteille de vin naturel vaut mieux que quatre bouteilles de vin falsifié ; une bonne paire de chaussures solide en vaut quatre en carton. Mais les patrons tirent leur bénéfice de la quantité des produits et de leur mauvaise qualité.

Produire beaucoup, vite et peu solide : voilà leur principe. Si l'ouvrier est surmené ? Peu leur importe, pourvu que leurs bénéfices s'accumulent.

Quant à l'augmentation du coût de la vie, elle a atteint son apogée. Preuve : La Chambre s'en occupe ; un peu tard, il est vrai, mais il n'est jamais trop tard pour bien faire. Ici, du reste, le mal vient de la crise des transports, c'est une autre question.

Ces messieurs, les délégués patronaux ajoutent que la réduction à 8 heures de la journée de travail serait sur la France, dont les pertes en hommes et en matériel sont infiniment plus considérables que celles de tous les autres pays, une injustice des plus flagrantes et aurait pour conséquence de transformer sa glorieuse victoire en la plus lamentable et la plus ruineuse défaite....

Quelle tirade n'est-ce pas, quelle éloquence et quel patriotisme !

Serait-ce une injustice de permettre aux travailleurs un peu de repos entre leurs travaux ! Serait-ce une injustice de leur permettre de jouir un peu plus de la vie de famille ? Serait-ce une injustice de leur permettre de « vivre » enfin ! Il paraît que ces messieurs les patrons considèrent les ouvriers comme des bêtes de somme et que : « Manger vite, dormir d'un lourd sommeil fatigué, travailler dur tout le reste du temps, pour augmenter la production (dites le bénéfice des patrons) est à leurs yeux le but pour lequel l'ouvrier a été créé.

Il est indispensable qu'un lien s'établisse entre vous et la « Voix des Femmes ». Ecrivez-lui plus souvent. Faites-lui part de vos réflexions, de vos désirs, de vos plaintes, de vos espoirs. Et même si vous estimez que, parfois, elle mérite d'être critiquée, n'hésitez pas à le faire. Elle vous en saura gré.

victoire pour la croire si peu solide.

Les soldats, qui ont été des héros pendant quatre ans et demi, méritent une meilleure récompense. Faut-il les voir quitter la tranchée où la mort les a épargnés pour les atteler dix heures par jour à l'usine où la mort à petit feu les guette ?

Enfin les patrons trouvent que la natalité est faible. Qu'ils donnent donc l'exemple et fassent beaucoup d'enfants qui soient plus humains que leurs pères car là surtout la qualité doit primer la quantité.

Si les patrons veulent le bien de la France, ils ne font rien pour l'obtenir puisqu'ils veulent au contraire affaiblir la race française par le surmenage des ouvrières et des ouvriers français.

A. A.

Les Idées et les Livres

Hélène Enchaînée, par Marguerite Combes (Plon, édit.).

M. Paul Adam a tenu à préfacer la tragédie où Mme Marguerite Combes fait revivre les héros goethiens et avec une toute virile maîtrise les situe dans le drame qui durant quatre années secoua le monde. Personnages symboliques, ils représentent l'esprit de l'Allemagne dominatrice et guerrière du conflit avec la France, intuitive, sensible et pacifique; incarnée dans Hélène.

Disons tout de suite, sans prétendre à discuter, ce qui nous mènerait loin, les idées que professe sur la guerre récente Mme Marguerite Combes et son éminent préfacier, qu'une pareille tentative de renouveler une forme qui tient davantage de l'allégorisme, tel que dans *Marthe et Marie*, M. Edouard Dujardin le pratiqua que du symbolisme dans le goût de Maeterlink nous semble pour le moins risqué. Ces réserves faites, ne tarissons point d'éloges pour l'austère dramaturge d'*Hélène Enchaînée* qui en créant une œuvre dont l'idée est l'unique moteur, donne un flagrant démenti à M. Julien Penda, lequel s'efforce de rendre les femmes (du monde et des lettres), responsables de ce qu'il nomme la décadence intellectuelle française.

Nous défions quiconque, et ceci n'est ni un blâme, ni un éloge mais une simple constatation, de découvrir dans *Hélène Enchaînée* la moindre trace de cette hypertrophie du moi ou de cet impressionnisme que l'auteur d'*Une Philosophie de la Mobilité* voit dans la plupart des écrits féminins. La forme parfaite, le style classique et l'impeccable composition de cette tragédie d'une élévation d'esprit si belle, honorent grandement son auteur, dont il plaît d'admirer l'érudition, le ferme talent et la vaste culture générale.

WALDEMAR-GEORGE.

ECOLE SOCIALISTE MARXISTE

Métro : *Temple*

49, *rue de Bretagne*, *Paris* (3e)

Dimanche 20, à 9 h. 1/2 :

Histoire du Socialisme (Suite), par Charles RAPPOPORT.

Samedi 26, à 20 h. 1/2 :

Révolution Prolétarienne : Attitude des Classes dominantes, par MICOULAUD, Professeur.

Dimanche 27, à 9 h. 1/2 :

Conférence par LORIOT, *Le Socialisme et la Situation générale actuelle*.

N.-B. — Les cours et conférences sont ouverts aux porteurs de la carte de l'*Ecole socialiste marxiste*.

Droit d'inscription : 1 *franc*. — Cotisations : 0 *fr.* 50 *par mois*.

Adresser les adhésions, corespondances et concours divers aux :

Secrétaire : Docteur GRABOIS, 59, rue des Francs-Bourgeois, Paris (3e) ;

Trésorier : FELSENBERG, ancien directeur des Finances de la ville de Lille, 18, rue Feydeau (2e).

Les cours et conférences sont faits par le Professeur Victor BASCH, BRACKE, BRIZON, CACHIN; Députés; CHAUVELON, Professeur, DELÉPINE, Avocat à la Cour, DESLINIÈRES, Amédée DUNOIS, Paul FAURE, Charles GIDE, Professeur à la Faculté de Droit, Jules GUESDE, Jean LONGUET, Députés, Paul LOUIS, LORIOT, MERRHEIM, René MARANGE, MICOULAUD, Dr OGUSE, Georges PIOCH, RAPPOPORT, Docteur en Philosophie, Marcel SEMBAT, Député, SÉVERINE, VERFEUIL, etc. etc.

Jeudi 3, 21 heures :

Matérialisme historique, Dr OGUSE.

Dimanche 6, 9 heures :

Le Syndicalisme révolutionnaire, Amédée DUNOIS.
Remis en renvois de la manifestation Jaurès.

Dimanche 13, 9 heures :

Professeur Ch. GIDE, *Le Papier-monnaie, sa généralisation en Europe et ses conséquences.*

Jeudi 17, 21 heures :

Ch. RAPPOPORT, Docteur en Philosophie, *Cours du Socialisme* (Suite). *Saint-Simon, Fourier, Marx.*

Dimanche 20 heures :

Saint-Simon, Fourier, Marx.

Jeudi 24 :

MICOULAUD, Professeur.

Dimanche 27 :

LORIOT, *Le Socialisme et la Situation générale actuelle.*

La Montée, (12, rue de l'Ancienne-Comédie, un an 5 francs publie son second numéro.

Au sommaire : *Le Procès de la Réaction Nationaliste* par RAPPOPORT ; *Esclaves* de GORKI ; *Le Ghetto mobile* de Vera STARKOFF ; *Crise révolutionnaire* par Paul FAURE ; *Le Sermon sur les Barricades*, poème de George-Henri GLADEL ; *Amnistie*, par PERICAT ; des articles encore de Andrée-M. FORNY et Garrigue GARONNE, etc.. Une belle lettre de Henri BARBUSSE.

LE CŒUR DE L'ENNEMI

Sous ce titre, le cahier d'avril de la *Revue littéraire des Primaires* : LES HUMBLES, publie des poèmes actuels de Johannes Becher, A. Ehrenstein, Ivan Goll, Walter Hasenclever, Wilhelm Klemm, Rudolf Leonhard, Karl Otten; Ludwig Rubiner, R. Schickelé, Claire Studer, G. Trake; Franz Werfel, A. Wolfenstein et Stefan Zweig.

Ces poèmes traduits de l'allemand, par Ivan Goll seront illustrés de seize bois gravés originaux de Louis Moreau.

Prix du cahier : *un franc*. S'adresser à Maurice Willens, 4, rue Descartes, Paris 5e.

VIENT DE PARAITRE :

Les Bourreaux de l'Ecole, Marguerite MARTIN
Société Mutuelle d'Edition, 118, avenue Parmentier
En vente à la *Voix des Femmes*.

Rappelez-vous qu'un journal libre comme « LA VOIX DES FEMMES » ne peut vivre que s'il a des abonnés. Abonnez-vous. Faites abonner vos amis. Et « LA VOIX DES FEMMES » vivra pour mener le bon combat.

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD. Imp. BERESNIAK et FILS, 19, rue Lagrange, Paris